

ÉRIC OLLIVIER

**HUMEURS
CHRONIQUES**

PRÉFACE DE
JEAN-MARIE ROUART

nrf

GALLIMARD

Les feux de l'intelligence, les délices de la provocation, l'art du paradoxe, un grand sens du plaisir, le goût des ascensions éclatantes et des chutes spectaculaires, dans un physique étincelant de lumières, c'est le portrait d'Alcibiade. C'est aussi celui d'Éric Ollivier à qui il n'a manqué qu'un oncle puissant et riche pour donner la mesure de ses fastes et de sa magnificence. S'il n'a pas coupé la queue d'un chien, ni mutilé les statues des Hermès, il s'est livré à toutes les frasques possibles dans notre époque étriquée.

Ce cadet de Gascogne – de Bretagne – est certainement l'écrivain de la génération des Hussards dont la carrière est la plus encombrée de malentendus. L'homme n'est pas simple : frugal et luxueux, sauvage et mondain, répandu et secret, cabochard et cœur d'or, il a voué un culte fervent à trois déités : la liberté, le soleil, l'amitié. Incapable de souffrir longtemps le poids des attaches, sensible à l'ennui, le journalisme a donné des ailes à son nomadisme. Les beaux paysages, les beaux corps exercent sur lui un attrait irrésistible. Et s'il ne dissimule pas son amour des garçons, il n'en fait pas toute une affaire. Gide avec ses théories et son prosélytisme doit agacer prodigieusement ce païen qui s'abandonne à sa passion de la jeunesse en toute simplicité comme si deux mille ans de christianisme n'avaient pas existé. Ce qu'on disait de Pierre Loti lui va comme un gant : « Il aimait les hommes, il aimait les femmes et s'il y avait un troisième sexe, il l'aurait aimé aussi. » Personne n'a évoqué comme lui ce sujet brûlant, avec plus de santé, moins d'hypocrisie et de mièvrerie.

On est presque étonné de voir la grande place qu'occupe la littérature dans l'existence d'un homme si passionné par la vie. C'est qu'il a trouvé dans l'écriture le moyen de vivre deux fois. Ses Mémoires qu'il nous donne par épisodes, Passe-l'eau, J'ai cru trop longtemps aux vacances, Le temps me dure un peu, sont l'occasion pour lui de réchauffer ses souvenirs, de retrouver ses amis, Stephen Hecquet, François Mauriac, Roger Nimier.

Ce merveilleux chroniqueur a laissé sur ces écrivains des pages émouvantes qui sont parmi les plus belles que l'on puisse lire. Sa rencontre avec Mauriac à la Libération, sous un réverbère à la sortie du métro Église d'Auteuil, est un chef-d'œuvre. Éric Ollivier qui a pour ses grands amis la plus vive admiration sait en parler avec un ton libre, sans aucune solennité. Il nous les restitue vivants, tels qu'ils lui apparurent, sans complaisance, mais sans non plus trahir leurs secrets. A travers sa vie riche en amitiés et en amours, il nous entraîne dans le monde du journalisme, évoque ses voyages avec un ton désinvolte, un mélange d'humour désabusé et d'ironie. Le sérieux n'est pas son genre. Et quand il parle de lui c'est beaucoup plus pour rire de ses échecs que pour étaler des succès qu'il n'impute qu'à la chance. C'est un fataliste : « Dans le langage de la police, il y a l'expression " fille soumise ". Mon Jules, c'est le destin. »

Cet hédoniste qui a la pudeur de ses ombres et de ses blessures n'a pas connu que des jours heureux. A dix-sept ans, entraîné dans les eaux de Vichy, il a eu un réveil brutal à la Libération : les F.T.P. le colleront au poteau à deux reprises pour un simulacre d'exécution. Cette expérience n'a pas entamé d'un pouce son exubérance. Peut-être a-t-elle seulement lesté de gravité intérieure, d'un fond de pessimisme, le style enjoué de ce grand incorrigible amant de la vie.

JEAN-MARIE ROUART.

Paris en scène

PIÈCES À CONVICTION

Vous l'avez peut-être remarqué. Il n'y a pas que les voyageurs d'Amérique pour recueillir, dans les bistrots de Paris, les menus régionaux ou simplement photocopiés à l'encre violette. Les condamnés permanents au drugstore et au bifteck haché veulent rapporter aux États-Unis un souvenir et une preuve que la vieille Europe a gardé des habitudes et un rythme humains.

Mais depuis quelques semaines, les menus se font plus rares dans certains restaurants : la concurrence des collectionneurs est entrée dans une nouvelle phase. Bien des Parisiens participent à la course et empochent subrepticement les feuilles couvertes dans tous les sens de plats et de boissons.

Cette pêche était jusqu'à présent réservée aux grands restaurants : les déjeuners d'affaires ou galants, baptisés sérieux, peuvent figurer sur la liste des frais généraux des entreprises. Donc, on mange, on paie et, ouvertement ou mine de rien, on emporte l'addition avec la monnaie...

Je conseille aux spécialistes de la limonade et de la restauration de se défier davantage désormais des mains prestes. Car, un jour prochain, c'est à leurs doigts commerçants qu'il en pourrait coûter. Au début de la nouvelle année, la monnaie galopante sera amputée de deux zéros, pour retrouver son équilibre. Les clients et les consommateurs craignent que leurs fournisseurs ne donnent de discrètes rallonges aux francs rétrécis qui figureront sur les étiquettes. Et ils n'ont qu'une confiance relative dans les mesures envisagées par l'état pour contrôler les prix...

Ils constituent donc eux-mêmes un petit dossier pour « après » la monnaie lourde. Et, en février, ils compareront le nouveau prix de la choucroute-marathon ou du veau marengo avec la documentation préparée cet automne. A leur conscience de choisir ensuite, quand ils auront constaté la prolifération des centimes après la virgule pure, entre la plainte auprès des autorités ou la protestation immédiate, selon que le commerçant fera ou non le poids pour un éventuel conflit localisé.

J'ai, pour ma part, fait photographe, dans les cafés, l'affiche générale des tarifs, me fiant plus à la photocopie qu'à ma mémoire. J'aurai des éléments de protestation quand la bière à 150 francs aura accédé au rang du franc soixante-quinze ou quatre-vingts.

Nous avons perdu l'habitude d'avoir des portefeuilles. Nous allons retrouver celle de serrer le porte-monnaie à bon escient.

(Novembre 1959)

QUEL CINÉMA
... OU LA VIE AVENTUREUSE
D'UN SCÉNARISTE PARISIEN

Les cinéastes sont des gens bien étranges : ils s'emballent pour une histoire, la vôtre ; ils en font partager le coup de foudre à un producteur, le leur ; ils vous demandent de tirer un film de votre récit. Vous acceptez. Trop content. Trop flatté. C'est trop peu fréquent. Vous travaillez le sujet avec eux. Vous précisez, par un contrat, pour plus de sûreté, quelle part d'auteur doit nommément vous revenir, publiquement, de ce travail à deux, et parfois à trois ; producteur et cinéastes n'ont alors pour vous que des amabilités, des caresses, des attentions – ils vous téléphonent en pleine nuit, ils vous invitent à dîner, ils jouent vos obligés ; ils vous harcèlent pendant des semaines, pour changer ceci, pour améliorer cela ; ils vous font inventer des situations et des personnages qui correspondent aux vedet-

tes et aux lieux qu'ils ont choisis; et puis il faut déménager les lieux, changer les personnages, parce que les financiers sont moins généreux que prévu, les vedettes plus chères qu'attendu et qu'on doit se contenter d'étoiles de moindre grandeur. Les avatars d'un scénario se multiplient à mesure que les semaines passent, que les coproducteurs changent. Parfois, on a donné dix moutures différentes à l'histoire initiale et les combinaisons financières vous placent brusquement sous la houlette d'un nouveau producteur qui vous a mal traité un ou deux ans auparavant, mais vous êtes lié, vous recommencez une autre mouture qui tient compte des nouveaux comédiens, tenus eux-mêmes sous contrat par le nouveau venu; bref, vous avez usé le temps d'écrire dix autres nouvelles, et aussi celui de les placer. Car la principale activité des auteurs de cinéma consiste moins à tenir la plume qu'à narrer vingt fois une histoire à des gens qui ont horreur de lire, à faire le porte à porte des Champs-Élysées en quête des producteurs qui pourraient – vous a-t-on dit – s'enthousiasmer pour le sujet en cause.

Et vous auriez tort de rechigner à ce métier d'autocolporteur : la loi des probabilités est sans doute la seule recette d'un métier capricieux dont aucun sociologue n'a encore élucidé les mystères.

Mais si le goût du scénario, du dialogue vous tenaille, il n'est pas d'autre voie, il faut aller au-devant, un peu à l'aveuglette, comme on tâtonne dans une salle sans ouvreuse, et l'on trouve un fauteuil libre.

Six mois et plus parfois ont été mangés; enfin, le scénario en est à sa version définitive. Le producteur et le cinéaste vous rencontrent une dernière fois, pour vous donner un bon point.

Et vous n'en entendez plus parler. Ils vous laissent une paix royale. C'est à vous de les tarabuster pour obtenir un exemplaire de la dactylographie du traitement, ils ont d'autres amis à fouetter maintenant qu'ils ont exécuté sur vous cette ponction grise, nécessaire à toute action cinématographique, mais non suffisante, si l'on en croit l'expérience.

Vous n'aurez plus jamais de nouvelles – sauf à vous demander si vous tenez vraiment à signer un générique où le cinéaste trouverait plus équitable de figurer seul, en concédant éventuellement une petite place à son trésorier-payeur. Vous êtes en

somme effacé, gommé, supprimé. Passe encore que les cinéastes ne vous paient pas : quoi qu'on en dise, ce n'est plus un métier prospère, et, hormis les vedettes audiardesques, les scénaristes sont les moins bien traités : c'est toujours sur eux que portent les réductions du devis – un machiniste, lui, étant syndiqué, est autrement tabou.

Oui, passe encore de n'être pas payé, on aime ce métier-là pour autre chose que le profit, sinon on se serait fait promoteur ou intermédiaire. Mais oublié à ce point. C'est tout juste si vous êtes invité le soir de la première : je n'exagère rien, il est terriblement difficile de voir ce qui est un peu son film, avant tout le monde. Ne comptez surtout pas pouvoir inviter beaucoup d'amis : les places sont retenues par d'autres impératifs.

Enfin... Vous êtes au terme de la création partagée – et vous ne reconnaissez plus du tout l'enfant que vous avez fait avec tous ces progéniteurs : vous l'aviez vu souriant, il pleure, vous le croyiez grave, il est burlesque. Toutes ces mutations se sont déroulées à votre insu.

Ce serait alors le moment de piquer une colère?

Encore de l'énergie inutilement dépensée. Il vaut mieux, sereinement, rentrer chez soi écrire une autre histoire, en se jurant que la prochaine fois... Et la prochaine fois, on se fait prendre dans d'autres rets; ce ne sont jamais les mêmes.

Étonnez-vous, après cela, qu'un scénariste à succès montre des dents longues : il venge ses cinq cents confrères des cinq mille coupages, frelatés, qu'ils ont subis dans leur carrière.

(Décembre 1965)

AYEZ PITIÉ DU CITOYEN

Si je rencontrais M. Gérondeau, « M. Sécurité routière », je lui administrerais (administration oblige) quelques châtiements corporels, car sa persévérance à nuire en croyant bien faire ne relève pas du raisonnement, mais du martinet.

Je commencerais par le forcer à traverser avec moi, au

crépuscule humide de l'hiver, un large boulevard, sur un passage théoriquement protégé, pour qu'il apprécie l'efficacité aveuglante des phares se reflétant sur l'asphalte et transformant chaque piéton en hibou éperdu.

Puis je le ferais monter dans une voiture sans chauffeur, à l'avant, là où il a imposé la mode de la ceinture, et je l'astreindra à aller à six rendez-vous en un après-midi dans un quartier du centre connu pour ses effets stimulants sur les nerfs des citadins.

Puis je l'aiderais à enfourcher un vélomoteur, avec un casque aussi lourd de ridicule que de dérisoire sur un véhicule atteignant rarement le 30 à l'heure; je lui inventerais quelques passe-temps des Marx Brothers avec cet accessoire encombrant. S'il n'avait pas compris mon propos, je tiens en réserve d'autres expériences, qui pourraient lui servir d'initiation à la réalité. Car il charrie dans les grandes surfaces, cet ingénieur qui, au lieu de braquer large, braque beaucoup d'entre nous en jouant les Diafoirus omnitechniciens, ce polyvalent d'un nouveau genre.

On a compris, j'espère, que ce n'est pas à l'homme Gérondeau que j'en ai, mais au symbole vivant que je trouve en lui de tous ces fonctionnaires d'autorité dont on a fait des médecins imaginaires qui se croient voués à prévenir nos maux en nous en infligeant de plus irrémédiables, et d'une valeur qui reste encore à démontrer.

J'ai servi naguère un ministre des Travaux publics qui avait fait une belle découverte : le fonctionnaire supérieur chargé de réformer le code de la route n'avait ni permis de conduire ni automobile. Il réformait parfaitement dans l'abstrait. Même s'il avait son chauffeur... Ses semblables, ces « crates » et ces « arque », sont devenus innombrables, appelons-les les gérondifis. Pour ceux qui auraient oublié leurs humanités, je rappelle que c'est une forme latine qui exprime l'action comme devant être faite.

Je n'appelle pas à l'insurrection contre ces gérondifis à idée fixe. Je voudrais les adjurer de revenir sur terre, au lieu de satelliser dans leurs bureaux à épures. Placés entre les administrés – réglemmentables à merci – et un pouvoir qui ne peut pas tellement exercer son autorité, en un temps où il faut

composer en tout, ils règnent comme autant de tuteurs subalternes et opiniâtres – c'est leur mérite à une époque plutôt molle – et n'ont de cesse de faire adopter leur panacée miracle pour domestiquer des populations libres – et peut-être désordonnées comme est la vie réelle; ils veulent faire leur malheur malgré elles; à force de vouloir nous sauver la vie, ils nous tuent sous les règlements qu'ils ont le génie de faire adopter par des ministres débordés ou des représentants du peuple désenchantés.

Il n'y a aucune raison (et la Constitution ne l'a pas prévu) que vous et moi soyons contraints de subir les conséquences des phantasmes inconscients de M. Ceci ou M. Cela, atteints de monomanie à proportion de l'apathie gouvernementale. Ils subissent un phénomène d'identification à la mission qu'ils se sont fait confier (et ils en deviennent les croisés au point de nous donner envie de... croiser les bras), leur cas relèverait, à la limite, des canapés en psy.

En attendant, c'est le simple citoyen qui souffre de déprime, et ne sait plus à quels saints se vouer contre ces lucifers (porte-lumière) à propos desquels j'ai réveillé un souvenir de grammaire latine.

Je leur crie *ab imo pectore* (du fond du cœur): *caveant consules*. L'acharnement thérapeutique du cirque-bureau est en train de nous mettre en cage. Et peut-être en rage.

(Décembre 1979)

LE COMBLE DE L'HONNÉTÉTÉ

L'histoire est vraie. Elle vient de se dérouler à Paris, et elle démontre – une fois de plus – que la réalité a un grand pouvoir de rêve.

Un émir se désaltérait devant un lot de pierres pures. Son œil avisa un joyau qui lui fit bondir le cœur: c'était une rivière. Il était chez un des plus appréciés joailliers et il venait pour emplette. Étant de ces gens fortunés dont la clientèle est

particulièrement choyée en ces temps incertains, l'émir avait droit de regard sur les plus belles parures du marchand.

Parmi celles-ci, la rivière, sans conteste, primait. Composée de carbones limpides et éclatants, fixés sur une armature invisible, elle fascinait le voyageur venu d'une contrée où l'eau n'a pas de prix. Celle de ces pierres précieuses était incomparable. Il demanda ce qu'elles coûtaient.

« Deux millions », dit le joaillier.

Hésitant à peine (le temps qu'il faut pour emplir un baril), le client ouvrait la petite mallette qu'il avait posée sur le comptoir, en sortit un carnet et aligna les zéros indiqués. Il tendit le chèque au marchand, qui regarda le montant. Et hésita imperceptiblement – mais intensément : le libellé était en dollars, quand il avait parlé de francs. Il ne balança pas longtemps entre la tentation du malentendu profitable et la réputation de son brillant négoce.

« Il s'agit de deux millions de francs, monsieur », précisa-t-il.

Imperturbable, le client prit un autre carnet, adapté à notre monnaie, tira un nouveau chèque en paiement de son acquisition. Puis il partit sans commenter l'événement. Mais il y a fort à parier que celui-ci sera amplement décrit au téléphone bédouin, et que le joaillier sera récompensé au-delà de ce qu'il aurait mal acquis en cédant à la tentation : les émirs aiment les affaires loyales, et ils sont particulièrement sourcilleux depuis que le monde convoite leur fortune fraîche.

On parle beaucoup de ce bref conte oriental le long du canal de Suez (c'est ainsi que des Parisiens surnomment l'avenue Foch, depuis que s'y sont établis de nombreux possédants arrivés de la nouvelle terre de feu qu'est le Moyen-Orient).

On loue qu'en cette ère viciée, il y ait encore des règles, ce qui est la morale de cette fable.

On pense aussi à cette phrase de Zadig : « J'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. » Jadis, un berger, dans le désert du grand Mogol, donna du pied contre une pierre qui avait quelque éclat, il la ramassa et la vendit pour un peu de riz : il venait de découvrir la plus belle mine au monde, et, depuis des siècles, la fascination n'a cessé pour ces pierres qui lancent au soleil autant de rayons qu'elles ont de faces. Elles

sont un aimant – d'où elles tirent leur nom – et, la plupart du temps, leur négoce se règle sur parole. Ce que le marchand et l'émir savaient.

(Avril 1980)

CAPITALISME TÊTU

Pour une raison qui m'échappe, on ressort périodiquement en France le projet de décentralisation de la culture. Après le propos un peu confus de Malraux sur « le mot horrible de province », voici Jack Lang parti à fond d'étriers dans la même direction. Je le dis tout net : je crois que cette entreprise n'a pas la moindre chance de succès avant une cinquantaine d'années. Qu'on le déplore ou qu'on s'en loue (je suis du côté louanges), il y a en France un centre et des périphéries. Cela a commencé il y a trois bons vieux siècles et les Jacobins ont chaussé les bottes de Colbert, l'empire a pris le relais et la bureaucratie du XX^e siècle a maintenu l'héritage. Qu'on le veuille ou non, le réflexe d'un artiste de quelque coin de France est de venir à Paris pour se faire connaître, comme le petit Chateaubriand, guidé par son frère, venait se présenter à la cour. Qu'on soit en Auvergne (donc plus haut) ou en Artois (donc plus au nord), on « monte » à Paris, c'est instinctif. Alors, pour contrarier un tel instinct national, il faudrait un pouvoir titanesque.

Je regrette de le dire au ministre de la Culture qui en a plus que moi : historiquement et intellectuellement, il n'y a pas, en revanche, de provinces en Allemagne ou en Italie, à l'inverse de ce qu'il croit et qu'il veut donner en exemple. On ne monte pas à Rome ou à Berlin (et pour cause). Un artiste florentin ou munichois ne se tient nullement pour un cul-terreux. En revanche, s'il veut se faire apprécier en France, c'est à Paris qu'il se montre.

S'agissant de ce pays, les étrangers sont aussi capitalistes que nous. Le mot de capitale lui-même indique où est la tête. Et puis, c'est si commode de savoir que tout le monde est là : on

n'a pas besoin d'aller fouiner à tous les horizons de la... rose des vents.

Ensuite, tout est simple depuis trois siècles : ondoyé à Paris, un artiste ou un mouvement de l'esprit s'offre à la province qui en fait un très bon usage, le délai de la transmission permettant un intelligent filtrage.

La province et la capitale ne sont pas deux notions complémentaires où la première serait subalterne : elles forment un seul ensemble, et la province, mieux que T.G.V., Concorde, Villette, est un des traits de génie des Français. La vie intellectuelle y est moins hâtive, frivole, qu'à Paris. Le rythme des jours y étant moins dément, les œuvres s'y bâtissent plus sereinement. En quoi la création serait-elle paralysée par le voisinage des rivages, des vaches ou des cimes?

Ce qui souffre, en réalité, de nos particularités nationales, c'est la transmission : tous les Vinci départementaux doivent un jour passer par Paris pour recevoir leurs lettres de reconnaissance. Tout ce qui sera fait pour développer la transmission sera bénéfique.

Pour le reste, à moins de devenir (je le plaindrais) un Médicis d'Angoulême, un Wittelsbach de Guéret, un Montefeltre de Rocroy, je vois mal le flamboyant Jack Lang renverser une vapeur plus vieille que cette image elle-même.

A ma connaissance d'ailleurs, mais il se peut que je sois mal informé, il accourut lui-même de Nancy pour éblouir Paris. Son ministère est toujours à deux pas de la Seine. Et je vois mal ses dynamiques collaborateurs s'enterrant à Saint-Malo, près de la tombe de François-René, où à Montpellier, près du cimetière de Valéry (Paul).

Allons, tel que je l'entends, le capitalisme a encore de beaux jours (l'autre aussi d'ailleurs, mais ne mêlons pas la culture et la politique, c'est un alliage indigeste).

(Janvier 1982)

L'ŒIL DU PIÉTON

Sur quelques panneaux indicateurs de la ligne n° 10, sur le chemin de fer métropolitain, une main avait modifié le nom « Boulogne » en « Boulo ». Les autres lignes conduisant également aux lieux de travail, il serait piquant de trouver les équivalents de labeur pour chaque station. Quitte à prendre quelques libertés avec l'orthographe.

Un pâté de maisons du 7^e arrondissement en état de siège, un foisonnement policier : le ministre de l'Intérieur en personne (et son coquin galurin) s'y promène. Devant une petite banque, un car de police impressionnant. Un homme entre dans la banque, sort un pistolet, se fait payer largement et sort sans être dérangé. Le hold-up à la barbe de Pandore, c'est la petite délinquance chère au garde des sots.

Petits détails sur le commerce de détail. Au marché de Buci, qui devient plus cher à proportion de son succès, la religieuse a soudain bondi à 7 F, après le déblocage des prix, elle allait autour de 5 F avant le 1^{er} novembre.

Les poissonniers ont passé un accord de modération et doivent, chaque jour, proposer trois poissons à bon marché. Résultat, la sardine était autour de 9 F le kilo avant le 1^{er} novembre, elle a grimpé à plus de 13 F sur l'affiche des trois poissons, après le déblocage.

Comme la plupart des acheteurs achètent sans regarder au prix, les détaillants auraient tort de se montrer regardants.

Autre illusion sur ce même marché : il y a énormément d'éventaires en apparence indépendants, ces derniers temps, pourtant, ils sont presque tous passés sous le contrôle d'un seul propriétaire : on le voit mal se faire concurrence à lui-même. Et les acheteurs n'y voient que du feu : ils pensent avoir toujours affaire à plusieurs détaillants.

Ce sont là les ruses du commerce.

J'aime acheter des branches d'eucalyptus en cette saison. Elles sont très bien élevées. C'est le moment où on les coupe sur ces grands arbres à la Victor Hugo, chevelus et barbus de

ÉRIC OLLIVIER

Humeurs chroniques

Recueil de simples chroniques parues au jour le jour depuis 1958 dans *Combat*, *Le Figaro*, *Le Quotidien de Paris* et *Vogue*? Bien plus que cela. Car l'auteur de ces billets est un flaireur de temps, un expert en impertinence, en lucidité, en souplesse, bref un mitrailleur de l'époque. A travers sa plume qui se fait tour à tour amère, féroce et drôle sans pour autant renier sa légèreté de touche, Eric Ollivier parle avec la même aisance de la guerre d'Algérie, des partis politiques et des ambitieux de tous bords accédant aux plus hautes dignités de l'état, de la soumission des contemporains à la folie du voyage et de la voiture, de ses rapports avec certains écrivains tels que Stephen Hecquet, François Mauriac, Marcel Jouhandeau. Sans obéir à un ordre logique, le chroniqueur parvient à fixer dans ces pages brillantes son fondamental tempérament de vagabond de l'humour.

Ecrivain, journaliste, dialoguiste de cinéma, Eric Ollivier a reçu le prix Roger Nimier pour J'ai cru trop longtemps aux vacances (1967), le prix Cazes pour Panne sèche (1976), le prix Kléber Haedens et le prix Interallié pour L'orphelin de mer (1982). Il est membre du jury Interallié.

nrf



9 782070 709731



87-XI

A 70973

ISBN 2-07-070973-6

89 FF tc